

## Liberté, liberté chérie

**Paul Bouchet**

*Paul Bouchet fait ici état de son expérience personnelle de Résistant, témoignage de l'élan qui l'a porté. Nous avons voulu conserver pour le lecteur les caractéristiques d'un exposé qui, visant à convaincre un auditoire plus encore qu'à décrire des situations, est prononcé en direct et sans notes. La transcription écrite que nous avons faite de son enregistrement porte alors les signes vivants de l'expression spontanée. On trouvera dans cette formulation la marque qu'on espère fidèle de la conviction de l'orateur.*

J'ai 88 ans, j'avais 16 ans en 1940 et 20 ans en 1944 à la Libération. Je porte un double regard sur cette époque, qui peut faire l'originalité de mon témoignage, modeste à comparer de celui d'historiens, qui ont systématiquement regardé l'ensemble des archives accessibles. Moi, je vais vous parler essentiellement de ce que j'ai vécu à ce moment-là. Et au passage, je ferai quelques incidentes sur ce que j'ai appris après, par ma vie mouvementée, notamment au Conseil d'Etat, qu'avait présidé René Cassin, le juriste de la France libre. C'est vous dire que, de sources très particulières, j'ai eu cette chance de pouvoir vérifier beaucoup de choses que je n'avais connues que par le petit bout. Alors, le petit bout, c'est quoi ? J'ai 16 ans en 1940... un effondrement... apprendre que son pays est défait... La liberté n'est pas un mot au fronton des mairies. On va être occupé, et on nous dit : l'Allemagne, les nazis... Ceux qui veulent des détails liront mon bouquin, ça le fera vendre, c'est pour ATD/quart monde. Je fais une retape, c'est la seule que je ferai !

Mais, c'est pas ça. Comment un jeune garçon, qui, jusqu'alors, a été élevé dans une famille très traditionnelle... On descend d'une famille de vigneron, qui sont vigneron sur la côte du Forez avant même la Révolution, on est des terriens. Mon père est petit fonctionnaire, à Panissières, parce qu'il est blessé de guerre, il a perdu un œil et il a eu un des emplois réservés qu'on donnait autrefois. Nous sommes des traditionalistes de la terre... Nous, depuis des siècles, on était des petits vigneron des côtes du Forez. Voilà mon héritage. Catholiques, traditionalistes comme la majorité dans cette région, avec un degré de culture assez fort. Mon père adorait les mathématiques. Il n'y aurait pas eu le phylloxéra, il aurait été un bon ingénieur, etc. C'est dans ce milieu-là qu'on m'a placé pour faire des études, à l'institution Victor-de-Laprade, qui était en même temps petit séminaire, on ne peut plus bien-pensant. Qu'est-ce que ça veut dire « bien-pensant » dans les époques comme ça ? J'entendais parler tout à l'heure, à juste titre : « droite », « gauche ». Qualifications... Mais ça me met hors de moi parce que, effectivement, les grands événements, la Résistance c'est pas le seul, la guerre d'Algérie, d'autres événements, la bataille pour le logement... redistribuent en permanence les cartes au-delà des étiquettes. Ce qui m'intéresse, c'est effectivement le contenu des positions.

Alors, pour simplifier, je voudrais vous dire comment j'ai vécu ce qu'on peut appeler les trois périodes successives qui, entre 1940 et 1944, obligent les gens à faire des choix, ou à ne pas en faire par lâche soulagement..., parce que, dans des événements complexes, il est parfois fort difficile de s'y retrouver. Pour ma part, je vais donc vivre, modestement, mais je crois avec une certaine... Bon ! oui, je suis assez fier de ce que j'ai fait, soyons clairs !

Je vais vivre les trois périodes successives. Je les découpe. D'abord, après 1940, dans cet abatement extrême, un pays par terre, vous ne pouvez pas imaginer ce que ça a été, les pleurs de rage d'un gamin... les pleurs de rage, avant qu'il existe quelque mouvement que ce soit... Qu'est-ce qui va arriver pour canaliser cette rage ?

J'ai été élève, comme je l'ai dit, à Victor-de-Laprade, sur la « sainte colline ». Je vais, après, faire ma philosophie, fin 40-début 41, là aussi dans un établissement, les Minimes à Lyon. Il

s'appelle « les Minimes » par fausse modestie ! Bon ! là aussi, etc. Alors, j'arrive, c'est les déplacements du Maréchal, qui est reçu par des foules immenses. Et de Gaulle, on ne sait pas qui c'est. Je m'excuse : juin 40, le nombre de gens qui avaient entendu 40, je peux vous dire que, parmi les professeurs mêmes du lycée, du collège, je peux vous dire qu'il y en avait très peu, très peu... Bien sûr, on entendait parler de de Gaulle, mais ça n'avait rien à voir avec Pétain, son charisme indubitable, la réception tant de fois décrite à la cathédrale, où le cardinal Gerlier, qui sera cependant un des grands évêques à être contre les persécutions antisémites, s'écrie : « Pétain, c'est la France, la France, c'est Pétain. » Alors, qu'on ne me parle pas de vichysme ou de pas vichysme. Il y a un moment donné où l'immense majorité du pays croit que Pétain - double jeu ou pas double jeu, il y a deux thèses - va effectivement être un bouclier et que de Gaulle sera l'épée. Bon ! Voilà. A la cour de récréation, les profs, quand on interrogeait, en gros, c'était ça.

Qu'est-ce qui va, moi, me faire engager dans une position plus nette ? Je tombe malade. On crevait tous de faim, hein ! L'hiver 40, à Lyon, on crachait nos poumons, pratiquement tous, on suçait nos ceintures de cuir, je raconte ça souvent, le soir dans les dortoirs, tellement on avait faim. Et on me ramène, j'allais dire quasi mourant. On annonce à mes frères que je ne vais pas survivre. A l'époque, y avait pas les antibiotiques. Je suis malade, très malade, à Panissières, où mon père venait d'être nommé percepteur des contributions directes. Ca va être dur, mais je vais avoir la chance historique - voilà pourquoi faut pas juger les êtres de loin - que, pour me soigner de cette maladie difficile, ce soit un certain médecin, le protestant du village, originaire du Chambon-sur-Lignon, qui sera, vous le savez, un des hauts lieux qui sauvera l'honneur lors des persécutions des juifs il y en a pas eu des milliers... C'est lui qui me soigne. Il deviendra un des chefs de la Résistance : c'est le docteur Eyraud, capitaine le Hurec, commandant Lelong, ses deux pseudos.

Et, pour soigner mon âme, à laquelle mes parents s'intéressent autant qu'à mon corps, y a un vicaire qui arrive, c'est le style du vicaire de l'époque, encore en soutane, ceinturon, jeune vicaire. Il vient d'être démobilisé, il était au 6<sup>e</sup> Cuir, les Lyonnais savent ce que c'était, le 6<sup>e</sup> Cuirassiers, qui s'était battu pour l'honneur... pour l'honneur - c'est des mots qui comptent... - malgré l'armistice jusqu'au dernier moment dans les gorges de Voreppe. Et il deviendra, sous le nom d'Antoine, l'autre chef de la Résistance. Mes mérites sont donc faibles. J'ai eu la chance de rencontrer, alors que j'étais encore étendu, que j'avais quelque loisir pour réfléchir, de rencontrer ces deux hommes.

Je guéris donc. A partir de l'année 41, ça va un peu mieux. Et là, il arrive de Montbrison - je le saurai plus tard, je le sais pas tout de suite - mais venant de Saint-Etienne, de Lyon mais surtout de Saint-Etienne, par les œuvres, l'abbé Dusserre, qui avait été un des professeurs d'histoire, là-haut, à Victor-de-Laprade, et qui m'avait, en juin 40, lorsque nous n'avions pas pu passer notre bac - avec Pierre Boulez, nous étions rentrés à pied - m'avait dit :

« Demain, le pire peut arriver et, quoi qu'il arrive, ne vous soumettez jamais. »

Ça, quand il faut abrégé une morale, je vous conseille celle-là : ne vous soumettez jamais.

Bon ! Ensuite, Dusserre, je découvrirai que, précisément, il est un de ceux qui, par *Témoignage chrétien*, un mouvement nouveau, va incarner l'honneur chrétien. On est chrétien, là oui, c'est d'accord, l'honneur chrétien. Il se trouve qu'une partie des archives a suivi les méandres des difficultés. Un de mes amis est mort la semaine dernière même, qui avait conservé une partie des archives. J'en ai encore quelques-unes...

C'est donc en novembre 41, qui s'appelle *Témoignage chrétien*, initié par des Jésuites, essentiellement le père Chaillet, décide de protester, malgré l'engouement pour Vichy... pas attaquer la personne du Maréchal, c'est pas ça. La plupart des gens croyaient que le Maréchal était républicain, beaucoup de gens à gauche. Après coup, on en a fait une autre figure. C'est pas vrai du tout. Il avait des cautions à gauche. Là aussi, les classifications ! De grâce, ne vous attardez pas aux étiquettes, regardez la véritable histoire.

Ceci étant, et pour revenir à *Témoignage chrétien*, il y a un manifeste, un journal, des cahiers, des courriers. Rupture avec les tièdes ! Voilà ce qui est dit. Alors, jeunesse d'un pays

effondré, à quelques-uns, rupture avec les tièdes ! On dit pas : la droite, la gauche, le centre. Non ! Ce n'est pas le moment des tièdes. Or, le pays était tiède parce que le pays était effondré. Lâche soulagement : c'est facile à dire après coup. Les uns seraient des courageux et les autres seraient des lâches. C'est pas comme ça. Mais c'est vrai que le pays était abattu terriblement. Ce pays ne savait plus où se retrouver. Il savait plus. Alors, tantôt, on s'adressait au brave Pétain, tantôt on écoutait la radio anglaise, peu à peu, ce qui était pas commode parce qu'elle était brouillée, en plus.

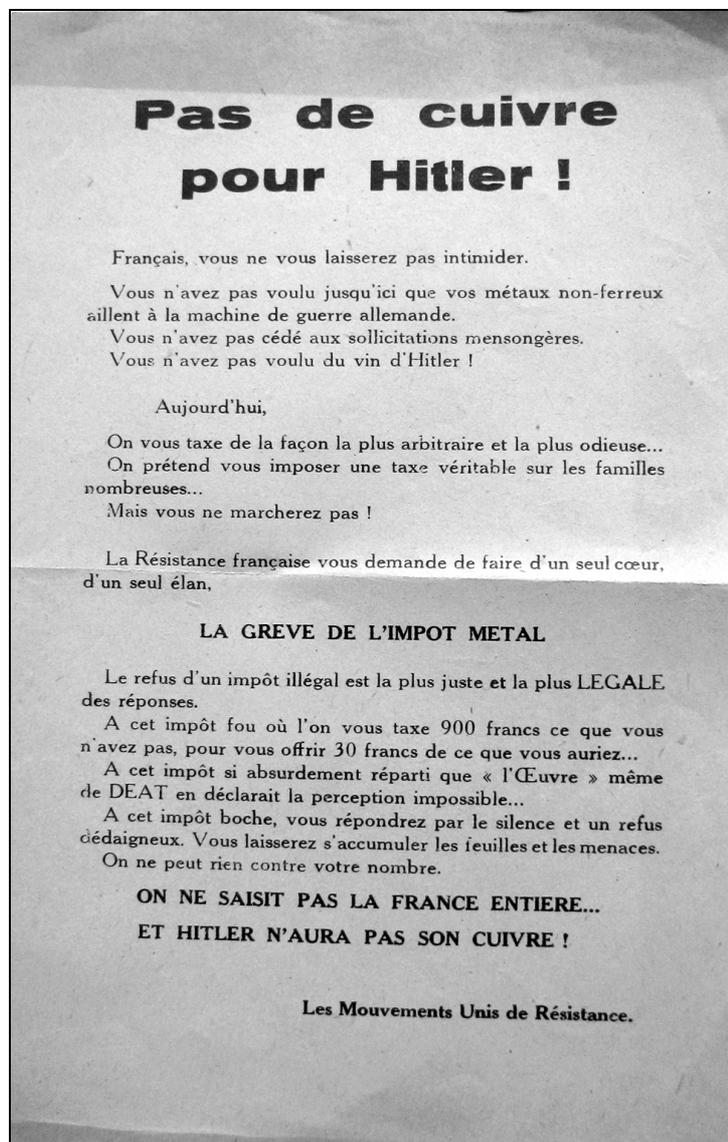
Et il y a là, donc, un journal qui affiche, au poteau : le sang des martyrs... le sang des martyrs n'a jamais coulé en vain. On vous appelle à être capables d'être des martyrs. C'est pas de choisir, de prendre une carte, même dans un mouvement, comme ça. Non, on vous dit : ce qui se vit, c'est le sens de votre vie. Ne soyez pas un tiède. Voilà ce que j'ai compris, moi, et que, fort heureusement, beaucoup d'autres ont compris, sous des formes diverses, avec des égarements passagers. Mais ce mouvement, à l'honneur de *Témoignage chrétien*, a su, dès le premier jour, su ce qu'il fallait dire. Dans les moments terribles, on n'est pas tiède. Et vous verrez qu'après, les mouvements de résistance, pendant des années, citaient qui ? ... citaient Clemenceau, citaient les gens qui faisaient émerger... les soldats de l'an II, faisaient émerger ceux qui avaient un élan, ceux qui passaient pas leur temps à analyser la situation éternellement, le pour et le contre, etc. non !



Alors le premier épisode, c'est donc le temps des témoignages civils, ce qu'on appelle la résistance civile. Y a divers mouvements. Parmi ceux-là, y a *Témoignage chrétien*. Et, pour une grande part, il venait de Lyon et Saint-Etienne. Et il est acheminé par Montbrison, largement, notamment par le père Dusserre, professeur d'histoire et le supérieur, qui s'appelle l'abbé Duperray. C'est un réseau d'importance car il jouera beaucoup de rôles après pour une partie du clergé. Beaucoup de curés étaient comme la majorité de la population, ils étaient pour le brave maréchal, ils étaient des anciens combattants eux-mêmes. Le jeune clergé, en revanche, a été révolté, comme je

le raconte dans mon livre, par exemple, par cette espèce d'exercice épouvantable de résignation, de repentance, qui était le contraire, précisément, de la tiédeur. A Feurs... à Feurs, j'ai vu... j'ai vu défiler des espèces de moines, capucins, pieds nus, criant : « La France a péché... la France a péché... » On a perdu la guerre non pas parce que les militaires ou les politiques l'avaient pas préparée, ou les militaires l'avaient mal conduite ou etc., ... Non ! On avait perdu parce que la France avait péché ! Bon ! Moi, je veux bien... moi je veux bien. Mais quand on entend de tels discours, vous comprenez qu'il faut choisir : ou on se résigne pour sa vie, ou, effectivement, on dit : Assez !

Alors, dans ce climat-là... dans ce climat-là, *Témoignage chrétien* incarne le sursaut premier. Et dans la résistance civile, il y a, fort heureusement, dès le départ, une grande partie du syndicalisme chrétien, par exemple, de l'époque... ceux que vous avez cités tout à l'heure, est de ce courant, courant très fort. Y a parallèlement d'autres courants. Le parti communiste, après être divisé dans un premier temps sur la réédition de *l'Humanité*, très vite, aura un certain nombre des membres qui seront au premier rang de la Résistance. Là aussi, ne collons pas d'étiquettes faciles.



Mais c'est le temps de la résistance civile. Qu'est-ce qu'on fait pendant ce temps de la résistance civile ? Eh bien ! On agit sur l'opinion. Alors, l'opinion, c'est quoi ? Je vais vous donner quelques petits exemples pour montrer que... Je voudrais rester modeste. Qu'est-ce qu'on faisait ? Alors, on distribuait *T. C.* Mais c'était pas des milliers d'exemplaires, c'était comme on voulait. En revanche, y a eu un épisode, par exemple, dont je voudrais que vous mesuriez la portée parce que ça pourrait porter à sourire. Y avait ce qu'on appelle le cuivre. Les Allemands avaient besoin... A l'heure actuelle, on fait des sanctions économiques contre les Syriens... Les Allemands avaient besoin de cuivre, essentiellement parce que, pour les armes, les nouvelles notamment, il fallait du cuivre. Ils avaient déboulonné je ne sais combien de statues et continuaient, avec l'accord de Vichy... les dirigeants, pas tous... mais ceux qui avaient couvert cette opération. Et notre mouvement, puis les mouvements de résistance, ont fait un petit tract, vous savez, je l'ai encore : "Pas de cuivre pour Hitler". Ça, au moins, c'est simple... Et y'a des gens qui disaient : « Ah ben ! après tout, j'ai du cuivre qui traîne dans mon grenier. Pourquoi pas ? Ça fera un peu d'argent. »

(archives personnelles P. Bouchet)

Eh oui ! L'esprit de cupidité règne en tout temps et dans toutes les âmes. "Pas de cuivre pour Hitler" Français, ne vous laissez pas intimider. Vous n'avez pas voulu que, jusqu'ici, vos métaux non ferreux aillent à la machine de guerre allemande. Vous n'avez pas cédé aux sollicitations mensongères. Aujourd'hui, on vous taxe, car Vichy parlait de taxer, etc. Je ne paierai pas.

Alors, on fait des petits tracts, c'est vous dire combien elle est modeste, la résistance du début. "Payer l'impôt-métal est une idiotie et une lâcheté". Et ça, c'est une vraie lâcheté, effectivement. Une idiotie et une lâcheté. Comme ça suffisait pas, deuxième tract, des petits trucs comme ça, qu'on mettait dans les boîtes aux lettres : "La France demandera des comptes aux couillons qui auront donné du cuivre"... On parlait pas de les fusiller tout de suite ! On parlait de leur demander des comptes. Moi, je trouve ça très bien. Après coup, je n'ai aucun regret. Alors, voilà de petits exemples de la première phase. On essaie de se remettre dans le courant, de ne pas accepter n'importe quoi.



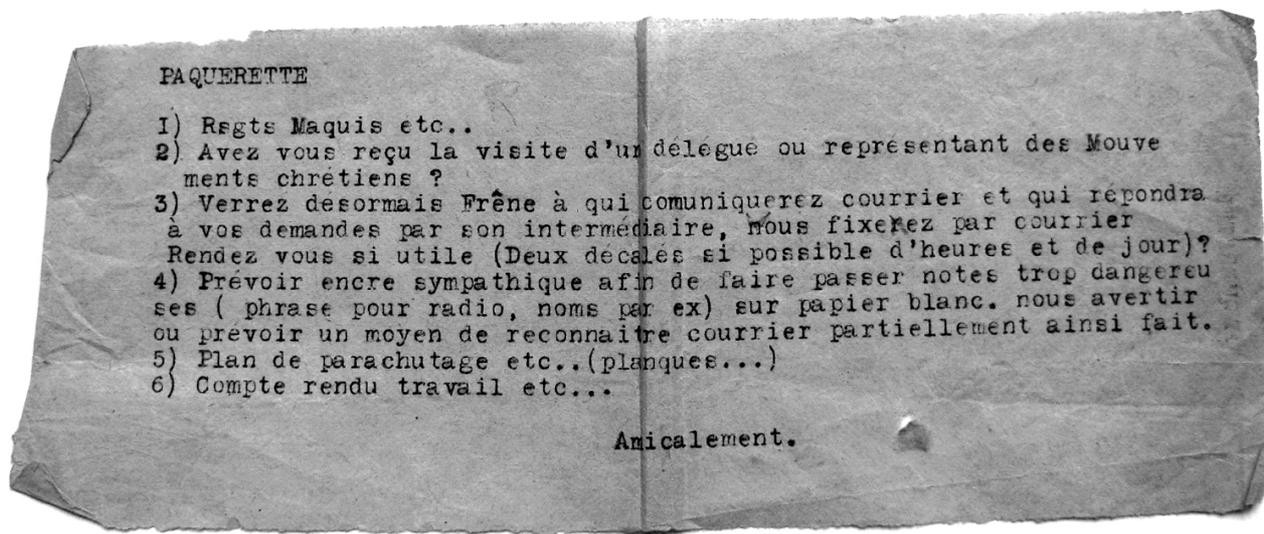
*On fait des petits tracts...*  
(archives personnelles P. Bouchet)

Alors, il est bien évident que c'est pas suffisant, cette partie-là. Et, à partir de 1942, les Allemands envahissent l'URSS, l'Amérique entre en guerre après, avec le Japon... les choses changent. Quand on vous dit : « Les Résistants des premiers temps... », moi, ça me fait rire : comme si 40, 41, 42, c'était équivalent ! Evidemment, c'est jamais pareil, c'est pas les mêmes formes de résistance, c'est évident. Mais après la résistance civile, après novembre 42, les Allemands sont à nouveau en zone libre. On passe de ce qu'on appelle la résistance civile à la résistance armée. Il s'agit plus d'avoir des groupes de presse ou d'éditer des trucs pour faire peur aux couillons. Il faut trouver des armes et apprendre à s'en servir.

42, moi, j'avais 18 ans, je commençais à aller mieux. Et là, je rentre en contact, toujours par *Témoignage chrétien*, à Feurs, avec un étudiant en médecine, que vous avez mentionné, qui s'appelle Jean Bergeret, qui était un des pionniers de *Témoignage chrétien*... vraiment un des pionniers de *Témoignage chrétien*. Alors, on se met d'accord : « Tu te charges de Panissières, tout ce secteur-là, tu te démerdes, faut constituer un groupe. Et puis on verra... » Alors, pour vous dire les petites anecdotes, la Résistance, vous savez, elle a appris beaucoup, au fur du temps, par ses échecs, par ses imprudences... Au début, c'était même presque risible. Alors, on avait évidemment

des noms de code. Panissières, c'était Pâquerette. Feurs, c'était Frêne. Evidemment, y avait la première lettre : fallait quand même, quand on avait la pétoche, qu'on se trompe pas trop ! Ça me paraît un peu dérisoire, après... Mais je suis très ému d'avoir gardé quelques traces... quelques traces.

J'ai les premiers trucs, les mots d'ordre (que Paul Bouchet parcourt en les présentant au public).



*Panissières, c'était Pâquerette*

(archives personnelles P. Bouchet)

Comme ils vont paraître, après coup naïfs ! « 1. Pâquerette... 1. Renseignements, maquis, etc. » C'est pas les maquis, on n'est pas encore, ce sera l'année suivante. On prévoit qu'il faudra un jour former des maquis, qu'il faut avoir des emplacements de maquis, comme des emplacements de parachutage. « Avez-vous reçu la visite d'un délégué représentant des mouvements chrétiens ? » Ben ! oui, moi j'en avais un puisque c'était par lui que j'avais reçu ça. On me donnait un petit truc. Ça aussi, c'était des petits trucs en papier bleu, qu'on pouvait mettre un peu partout. « Vous verrez des hommes en Frêne à qui communiquerez le courrier et qui répondra à vos demandes. Par son intermédiaire, vous fixerez par courrier rendez-vous si utile. Le décaler si possible. Durée : deux jours. Prévoir encre sympathique - je me croyais encore au collège ! - prévoir encre sympathique afin de faire passer note trop dangereuse, phrase pour radio, nom par exemple. Sur papier blanc, nous avertir, ou moyen de reconnaître courrier particulièrement ainsi fait. 5 : plan de parachutage. 6 : compte rendu travail. Etc. Amicalement. »

Voilà ! Voilà avec quelle pauvreté extrême de moyens, mais quel enthousiasme admirable, des gens, des jeunes gens de moins de vingt ans se disent : « On n'acceptera pas, Vichy ou pas Vichy, on va faire ce qu'on pourra. »

Et, à partir de ce moment-là, va commencer le temps des armes. Alors, les armes, il a d'abord fallu les trouver tout seuls. Alors, on a raclé les pistolets chez... parce qu'il faut savoir que, dès le jour de la défaite, était passée dans la commune l'annonce : "toutes les armes doivent être déposées à la mairie, y compris les fusils de chasse". Mon père avait caché le sien sous un fagot. Ils ont été rendus à la Libération, même les fusils de chasse. Donc, chacun avait gardé son revolver. Il fallait repérer d'abord où étaient ceux qui avaient gardé les revolvers et qui acceptaient de les

donner. Un petit stock, pas beaucoup. Surtout un vieux Mauser. C'est pas avec ça, effectivement, qu'on allait faire reculer les Allemands !

Mais, très vite, on a pris de l'audace, qui, elle, va peut-être être moins comprise. C'est que les gendarmes avaient été renforcés, à la suite de divers incidents à la fin de 42 et début 43. Et y avait des gendarmes, la gendarmerie était pleine, avec un armement nouveau, renforcé. Et certains gendarmes logeaient en ville - si je puis dire pour Panissières, 3 500 habitants ! Mais derrière l'église, y avait un logement civil dans lequel y avait un gendarme, notamment, que je pouvais pas voir en peinture. Ça tombait bien, parce que ça avait renforcé mon courage... Alors lui, il avait peur déjà à l'époque, et il couchait au premier étage de la maison où y avait en bas une brave veuve et au-dessus il avait loué une chambre, où il était avec son mousqueton, magnifique mousqueton, ... de munitions. Alors, on décide de faire un coup. Alors, petit détail : avec qui ? Je faisais du théâtre, on n'était pas reclus. Je faisais du théâtre avec une trentaine de jeunes gens et jeunes filles de mon âge ou à peu près, tous patriotes, y a jamais eu un collabo dans ces gens-là. Mais Bergeret m'avait dit :

- Ah ! pour passer à la phase suivante, faut constituer des sizaines. Faut que tu en trouves cinq autres avec toi, tu seras responsable d'une sizaine. Après, vous vous regrouperez à cinq, ça fera une trentaine. Ce sera un groupe franc.

Ça change ! C'est plus seulement dénoncer les couillons. Alors, c'est donc dans ce cadre-là que je constitue une sizaine. Je trouve qui ? Je trouve d'abord, c'est relativement facile, quelqu'un qui n'est pas du village, qui est un Alsacien réfugié, qui enseigne à l'école libre. Un Alsacien réfugié, c'est facile ! Après, je trouve un autre étudiant, y avait beaucoup moins d'étudiants que maintenant, un autre étudiant comme moi du niveau de la philo. Je le convaincs. Après, je trouve un apprenti mécanicien, avec qui je faisais de la gym. On part comme ça, les premiers. C'est ceux-là avec qui je ferai le premier coup. Après, je trouverai un paysan, un jaciste. Toute la JAC est un réseau extrêmement intéressant pour se protéger après. Et puis, je trouverai un autre camarade qui, lui, était tisseur à domicile, qui habitait pas loin de chez moi, qui était un type qui, au départ... on était très différent. Lui avait des inquiétudes religieuses très profondes... justement, nous discussions beaucoup. C'était un garçon admirable. Il est mort, ils sont tous morts, hélas ! Mais, si, un jour, vous comprenez ce que veut dire le mot « fraternité », comme celui de « liberté », essayez de vivre une expérience comme celle-là. C'est prodigieux. Ça, c'était des frères !

Alors, revenons à notre premier coup pour avoir une arme. On décide d'attaquer, donc, dans la maison, le repaire du gendarme, Caillon. Il s'appelait Caillon... pas de ma faute ! Alors, la nuit, bien sûr, - on rôdait pas dans les rues à l'époque - c'était près de l'église, on faisait comme si... on monte à l'étage. J'avais fait des relevés de serrure, on avait ses clés. On y va. Malheureusement, ça marchait pas. Pas encore très compétents, les camarades, même le jeune apprenti métallurgiste ! Alors, rentrer ? Jamais ! Il nous faut cette arme. Puis on regardait par le trou de la serrure ; on avait l'impression qu'on la voyait, elle pendait là, dans une vague lueur... Il nous faut cette arme, faut le mousqueton. Alors, on dit :

- Ben ! écoute - j'étais le chef, quoi ! - Ecoute, Roger, les deux autres... On s'appuie contre le mur en face - y avait un petit palier -, on défonce la porte. Tant pis ! On y va.

- Ça va hurler !

- Tant pis ! Ecoute, on se débrouillera... on défonce la porte.

On s'en voit... Ça hurlait au rez-de-chaussée... Ça hurlait, comme si on l'égorgeait. On arrive, encore plus de boucan, la porte tombe. On saisit dans l'ombre... on saisit l'arme. Si vous saviez... On aurait saisi le ciboire, je sais pas quoi... J'ai dit :

- N'oublie pas les munitions.

On ramasse les chargeurs, et on se taille dans la nuit, mais on se dit :

- Pourvu qu'on rencontre personne...

Je vous dis des anecdotes parce que les grandes histoires, d'autres vous les diront mieux que moi. Mais ça vous fera comprendre quand même les choses, peut-être.

On rentre... Je cache les trucs, tout ça... Et le lendemain - mon père était donc fonctionnaire, il avait son bureau. Les gendarmes viennent, faisant une enquête dans le village, furieux. Elle regarde un des leurs, en plus. Ils racontent à mon père, etc. Mon père, en plus, était président de la légion des combattants, paré de tout le prestige des anciens combattants, etc. Il n'aimait pas Pétain parce qu'il le considérait comme défaitiste. Mais il n'en reste pas moins qu'il était très présentable à tous égards. Puis c'était un fonctionnaire. Alors on explique :

- Ah ! mais on va les avoir, parce qu'on a relevé des empreintes.

Qu'est-ce qu'ils ont pu relever ? Alors, moi j'entends... Mon père raconte ça. Alors les empreintes, à l'époque, c'est qu'on avait... Je vous immerge dans l'esprit de l'époque : on portait, quand les souliers étaient usés, très vite, on portait des espèces de socquettes en bois et on mettait dessous, pour ne pas les user, des morceaux de pneu, comme des raies. Alors, quand on s'est appuyé, il a fallu qu'on se mette tous les deux... des forces terribles : on avait laissé nos empreintes comme une signature sur le mur du palier d'en face. Et les gendarmes, malheur ! avaient repéré... Plus tard, je plaiderai beaucoup de procès d'assises, j'en plaiderai jamais autant... s'accumuler derrière une seule preuve de cette importance ! Bon, alors, évidemment, je vais prévenir Roger et je lui dis :

- Tu décloues, tu recloues, mais sans laisser des clous, on fait ... en mettant des trucs plus larges, etc.

Première opération de ma glorieuse résistance : avoir une arme, et qu'on s'est procurée soi-même ! Si vous saviez ce que c'est, cette espèce de fierté retrouvée alors que... avoir vécu l'humiliation, c'est terrible !

Alors après, ben ! après, j'aurai une Sten, comme tout le monde, récupérée sur un parachutage. Les Sten, c'était des petites mitraillettes. C'était tout à fait nouveau, on n'avait jamais vu un instrument comme ça. Alors, j'avais une Sten, et puis après, ça s'est étoffé un peu. Mais, surtout, on faisait des coups, on s'organisait peu à peu. Le modeste groupe franc, la sizaine, par exemple Pâquerette (Panissières), quand Frêne avait des coups à faire dans la journée - on pouvait pas tout faire la nuit - alors, eux, ils étaient repérés, les gens, ils voulaient pas se faire repérer, alors, c'est nous qui descendions, en vélo... évidemment en vélo. On descendait à quatre, rarement à six... y avait deux qui faisaient des guets, y avait un qui agissait - en général c'était mon rôle parce que j'étais responsable - et l'autre était là s'il m'arrivait quelque chose. Alors, les trucs, c'était, par exemple, de récupérer - ce sera un peu plus tard, mais c'est le type d'opération symbolique - des véhicules quand on passera au troisième stade, pour le maquis... le maquis, je dirais un combat plus sanglant.

Mais au moment où on prépare les maquis, il fallait notamment, et ça s'organisait pas mal... Ils allaient recevoir des parachutages. Mais on leur parachutait pas, par exemple, des véhicules entiers. Alors, il fallait des véhicules pour pouvoir bouger. Alors, dans notre région, je vous donne l'exemple quotidien de ce qu'est la Résistance dans un coin comme... On nous donne l'ordre : il faut trouver, si possible, une camionnette, on puisse entasser plusieurs gars et transporter des choses. Et puis alors, les mauvaises langues qui disaient :

- Oui, mais, ils vont voler les jambons chez les paysans pour nourrir leurs maquis...

Bon ! passons... On entendait tout. Il faut que tu trouves une camionnette. Qu'importe ! Et puis, on te signale qu'il y a Untel, fonctionnaire de Vichy qui, lui, a une camionnette qu'il a mise sur cale, mais qui est chez lui. Il faut aller lui la piquer. Très bien ! Alors, ça, on descendait de Panissières à Feurs, voyez, en vélo. Fallait remonter derrière... C'est pas la crainte de remonter, mais faut voir ce que ça veut dire, de pouvoir se faire coincer tout au long.

Alors, on descend en plein jour. Alors, là on commençait à voir des tenues improvisées... Alors, ça me fait rire... Ça (montrant un brassard), c'était pour ne pas être fusillé parce que, selon les lois de la guerre, faut être franc-tireur reconnu. Il fallait porter, etc. Ça, c'est très bien... En général, ceux-là (montrant d'autres insignes) ont été portés par ceux qu'on appelait, nous, les RMS, les résistants du mois de septembre. C'est le défilé d'après la Libération.

Mon brassard, celui avec lequel j'ai fait le coup, je l'ai encore ici. Le voilà, il est tout sale. Il a été imprimé par l'imprimeur du pays, avec les caractères... Voilà avec quoi j'ai été faire des coups. C'était l'autogestion comme on a dit après, l'autogestion tout à fait complète !



***Mon brassard... Je l'ai encore***

Alors là, par exemple, on descend. Mais le problème... l'indigence des moyens est terrible. Y a pas que les grandes luttes, y a pas que les réseaux, Buckmaster et autres, très bien organisés, et armés. Ils ont pris des risques fantastiques, c'est pas ce que je veux dire, mais qui avaient des moyens parce qu'ils relevaient de grandes organisations. Nous, fallait se démerder tout seuls.

Et là... là, effectivement, on avait bien l'ordre de l'Armée secrète - parce qu'on était passé de *Témoignage chrétien* à l'Armée secrète -, on avait bien des indications précises, où se trouvait cette camionnette à récupérer. On y va... C'était entouré de maisons. J'arrive... J'avais pris un béret. Les miliciens mettaient aussi des bérets. Mais heureusement, y avait le brassard. Et puis, l'arme au poing... Pendant l'occupation : je sais pas si vous vous rendez compte de ce que ça voulait dire. Et tous les voisins, c'était pas comme la vieille qui se mettait à hurler, mais les voisins disaient :

- Mais qu'est-ce qui se passe ?

- Ordre de la Résistance.

On parlait pas de de Gaulle.

- Ordre de la Résistance. Restez tranquilles, il ne se passera rien, braves gens.

On avait 18 ans...

On rentre ... Bon ! L'intéressé n'était pas là, le fonctionnaire de Vichy n'était pas là. Puis, c'était un brave homme, hein ! Sa femme se met évidemment, elle aussi ... :

- Qu'est-ce qui arrive ? Qu'est-ce que vous voulez ? Que se passe-t-il ?

- On fusille personne. Y a un véhicule qui doit quitter cette maison, etc.

- Ben non ! Qu'est-ce qui arrive ?

Le malheur, c'est qu'on essaie, on était de très mauvais mécanos. Y avait peu de permis de conduire à l'époque. Alors, heureusement, la Résistance, elle était quand même un peu organisée. Y avait un instituteur, je crois que c'est à Salvizinet, ou à Civens, je me souviens plus, mais pas loin, là, qui, lui, savait conduire et savait se dépanner. Alors, il était prévu qu'on l'appelle si y avait un problème. Il arrive. Le temps passait, hein ! Ça voulait pas partir, ce truc... Finalement, on part, glorieux. Et c'est ainsi que le futur maquis a eu...

Voilà des petites anecdotes, ce que c'était... Pas une gloire. Simplement, je veux dire que, là, y avait pas de tricherie. Vous étiez arrêté, vous passiez après... à Lyon, le tribunal était présidé par Darnand en personne. On était fusillé pour moins que ça... Il faut quand même comprendre les choses. C'est pas des grands discours, des grandes choses. Là, tout simplement, y a des gens qui étaient prêts à dire : "Le temps de martyrs est arrivé". Sans mots excessifs, tout simplement, c'est comme ça. Et y en a eu beaucoup, beaucoup de gens qui ont caché... qui ont pris des risques... de leur vie.

Alors, moi, mes camarades, ils sont tous morts, les cinq autres. Je les cite par leur prénom dans mon ouvrage. Je dis qu'ils ont été, c'est un mot de Pierre Brossolette, qui, lui-même, est un martyr de la Résistance : il s'est jeté par la fenêtre pour ne pas parler. Pierre Brossolette disait : « Les réseaux de base sont les soutiers de la gloire. » Nous étions des soutiers ; j'ai été un petit soutier. Mais je préfère avoir été dans la soute qu'avoir fait le glorieux je sais pas où, dans les parades clérico-militaires qu'y avait à Vichy par exemple, ces trucs-là...

Alors, le reste... Faut parler aussi de la phase Armée secrète. Elle révèle comment on se coordonne. L'Armée secrète, c'est quand même quelque chose qui se constitue peu à peu, parallèlement aux réseaux civils, les MUR (Mouvements unis de résistance), les Combat, Libération, Franc-tireur. On distribue tous les journaux, on les reçoit peu à peu. A partir de 42. Je les ai là (les montrant au public). J'ai encore des journaux. Faut voir le ton ! Ce que je voudrais que vous compreniez, c'est le ton. Le ton, c'est pas du ton de tiède. Alors là, ça par exemple, c'est Combat. Combat était dirigé par un ancien capitaine, Frénay, qui s'entendait mal, lui-même, avec Jean Moulin ; c'est d'autres problèmes, pour ceux qui ont lu le bouquin. La devise de Combat, j'ai là le numéro de décembre 43 : "Dans la guerre comme dans la paix. Le dernier mot est à ceux qui ne se rendent jamais". Clemenceau. Alors, qu'est-ce qu'y a ? Nous ne voulons plus. Qu'est-ce que nous ne voulons plus ? 43, on est loin de la victoire, très loin de la victoire en 43. « Nous ne voulons plus recommencer la république des camarades. » C'est ni de gauche ni de droite, vous savez ! Vous allez lire... Y a des lectures absolument faussées à l'heure actuelle, sur la variété de la Résistance... « Mais nous n'acceptons pas que l'on attribue à un régime... nous sommes républicains. » Voilà ! « Nous ne voulons plus d'un système parlementaire impuissant devant les puissances capitalistes... » Vous avez entendu parler, ces jours-ci, du diktat des financiers. Il se trouve que, déjà en 43, en pleine guerre, on ne pensait pas seulement à vaincre l'Allemand, le combat était aussi cela.

Et encore une fois, Combat, c'est un capitaine, comme tant d'autres, qui, lui-même, pense que l'armée de Vichy va se soulever, etc. comme de Lattre qui sert l'armée de Vichy à ce moment-là, de Lattre de Tassigny. Redistribuez, je vous en supplie, les catégories toutes faites. Alors... « nous ne voulons plus, nous ne voulons plus, nous ne voulons plus... Nous voulons une république qui va être républicaine... » etc. qui veut des réformes sociales, etc. On affiche des trucs : voilà, de ma main, à la Libération, voilà ce qu'on affichait : « Les hommes de bonne volonté... », des tracts de tous bords. Le préfet de la Libération : « Qui divise trahit. » On était absolument contre les tentatives de ceux qui, en général, n'étaient pas ceux qui s'étaient le plus engagés dans la Résistance, et qui commençaient à mettre des catégories.

Alors, les catégories, évidemment, se sont renforcées vers la troisième phase. Y a eu la résistance civile : action sur l'opinion. Y a eu la résistance armée, en autogestion, comme je le disais, au départ puis par les parachutages et puis les groupes organisés comme Ange et tout... ça faisait beaucoup de choses. Et puis après, y a eu le temps des maquis. Le temps des maquis, c'est

essentiellement quand arrive le STO. C'est là ce qui renforce. Avant, y a eu de très petits groupes, dont on vous a parlé. Ça, c'est fin 43, 44. Alors là, nous, non seulement on sera chargé d'être en liaison avec les maquis, les réseaux... donc continuer à aider les maquis.

Et je vais vivre un épisode absolument terrible, que je raconte aussi, qui est mars, la semaine sainte, pour reprendre le titre d'Aragon, la semaine sainte de 1944. Semaine sainte de 1944, le débarquement est de juin, quelques semaines plus tard... Il y a, à côté de Panissières, très exactement à Montchal, le petit village de Montchal, y a un maquis, FTP. Donc, il n'est pas du même bord. Il n'est pas *Témoignage chrétien*, c'est un maquis communiste. C'est moi qui sauverai ses archives. Y a des propos antireligieux, ce qui valait surtout par leur bêtise simpliste. Mais c'était des braves, qui étaient prêts à se battre, des frères de combat. Alors, ce maquis-là, il va être attaqué par qui ? Pas par les Allemands, même pas par les miliciens... Par les gendarmes... ! Sur ordre du préfet en personne <sup>1</sup> ; il arrive de Vichy. Et c'est des gendarmes qu'on connaissait, qu'on voyait tous les jours dans la rue. La fille du brigadier faisait du théâtre avec moi. Ce sont ces gendarmes-là qui reçoivent l'ordre d'attaquer le maquis. Ils les attaquent pas comme ça en leur lançant des fleurs, ou même en leur demandant de lever les mains. Au fusil-mitrailleur : cinq morts au tapis. Cinq morts, cinq autres qui s'enfuient dans les bois, qui sont arrêtés plus loin et qui mourront dans les camps. On ferait bien de rappeler cela plutôt que de perdre son temps dans des petites choses, des petites anecdotes. Il est vrai que là, la lâcheté de Vichy est terrible. Et c'est pas parce que c'est Vichy, c'est parce que des hommes considérables... à Vichy y avait des gens d'une extrême qualité... ont pu aller jusque-là.

Alors, je suis devenu conseiller d'Etat. Je vais poursuivre sur ce problème avant de passer à autre chose. Je suis devenu conseiller d'Etat. Bon ! par des hasards de l'histoire. Celui qui avait été nommé pour sauver le Conseil d'Etat s'appelait René Cassin, le juriste de la France libre. C'est lui qui était arrivé... voir de Gaulle, dès juin 40, un des tout premiers, et qui avait dit au général :

- Excusez-moi, mon général, je viens à vous, je vais pas vous servir à grand-chose - y avait pas grand monde autour de lui en juin 40 -, je vais pas vous servir à grand-chose, mais je suis un ancien combattant de 14-18, je suis invalide, je suis pas très fort. Par ailleurs, je suis juif, ça va peut-être vous gêner - parce qu'y avait toutes les campagnes anti-juives. Mais je suis à votre service.

De Gaulle le regarde. C'est lui qui raconte ça, Cassin.

- Cassin, vos allez négocier avec Churchill.

- Churchill, mon général !... Mais au nom de quoi, au nom de qui, mon général ? Nous sommes quoi ? Nous sommes une légion, une...

- Cassin, nous sommes la France...

Et c'est ainsi que le futur président du Conseil d'Etat va voir Churchill, sans autre mandat que celui d'un général de division à titre temporaire, qui est payé par les Anglais, il a pas de fin de mois, et qui arrive et qui dit :

- Je viens négocier au nom de la France.

---

<sup>1</sup> A l'issue de l'exposé de Paul Bouchet, l'un des auditeurs célèbre la mémoire du résistant tchèque victime de cette fusillade, dont il est question plus loin. Puis il tient à dire combien il a été « choqué » d'apprendre, il y a seulement quelques années, que « après quelques procès, quelques études de dossiers personnels », ce préfet « n'est pas resté en fonction comme fonctionnaire de la République ; il a changé de département et il a été député de la France pendant une dizaine d'années [...]. Faire tuer des gens, des Français, et aller ensuite les représenter, il y a quelque chose d'innommable. » Un autre auditeur ajoute que « non seulement il a été député, mais il a failli devenir ministre, en 53, et c'est une campagne du *Patriote* de Saint-Etienne qui a alerté sur [son passé] et qui a empêché qu'il entre dans un cabinet. Et Paul Bouchet précise qu' « il est passé entre-temps comme conseiller du grand patronat ».

Quand Cassin racontait ça, là, y a un élan qui passe. On n'est pas dans les querelles subalternes, c'est une autre vision de ce que peut être un pays. C'est pas des querelles sur l'identité française, sur le nombre d'étrangers. Je signale que, y compris dans le maquis de Montchal, y avait un réfugié tchèque. C'est grotesque, c'est grotesque, ces divisions d'après-coup. Ça existait pas à l'époque. Les forces françaises de l'extérieur : savez-vous que 18 % seulement étaient originaires de la métropole ? Que les autres membres des forces françaises libres, sous la direction de Leclerc de Hauteclocque, qui, lui-même, n'était pas un prolétaire, qui est un type admirable, c'est essentiellement des gens qui venaient des colonies, comme on disait encore à l'époque, l'Empire français, l'union française que nous ne saurons pas faire, à qui nous refuserons, obstinément, jusqu'au dernier moment, l'égalité, même sur le plan des élections ?

Moi, je tiens à rappeler cela parce que, si on ne comprend pas ça, la Résistance n'a pas de sens. La Résistance a voulu cela, a voulu vraiment un autre monde.

Pour y revenir, je vivrai donc ce temps des maquis avec cette... tache intolérable que ce soit des gendarmes français qui ont été obligés de faire ça sur ordre, et qui l'ont fait... et qui l'ont fait. Après, bon ! on en a parlé, on a essayé, ben ! ré-apaiser certains, en leur disant : qu'avez-vous fait ? Mais l'apprentissage de cette époque laisse une brûlure intense dans l'âme du petit garçon de seize ans qui avait voulu ne pas être tiède. Je crois réellement... il y a trop d'argumenteurs. J'ai exercé pendant quarante ans un métier... vous savez, on argumente pour et contre toute la journée, le matin, le soir, et la nuit même de temps en temps quand ça se prolonge. J'ai plaidé pour des dirigeants algériens, j'ai plaidé pour Ben Bella. J'ai plaidé pour Ben Bella qui me disait alors qu'il était encore prisonnier :

- Mon plus beau rêve, mon souvenir...

Ecoutez ça ! Il était encore en prison. On l'avait détourné de façon totalement illégale :

- Je me souviens des Noëls où, avec les Pieds-noirs (puisque c'était l'armée d'Afrique) nous partagions, nous, les Musulmans, les colis de Noël.

Il est mort il y a quelques jours, Ben Bella, en même temps qu'un des grands résistants, Raymond Aubrac, que j'ai bien connu par la suite, notamment dans le collège des médiateurs, avec qui nous avons beaucoup travaillé. J'ai regardé la presse française... Croyez pas que je m'éloigne de la Résistance. Pas du tout. La bataille d'opinion, c'est la même. A part *Le Monde*, je reconnais, que j'ai trouvé, je ne sais pas si vous avez d'autres exemples à me donner. Dans la presse française, pour Aubrac, c'est à peu près correct. Pour Ben Bella, seul *Le Monde* a rappelé que Ben Bella, avant de devenir le chef de l'insurrection par désespoir de la trahison par la France de sa parole, avait été l'adjudant le plus décoré de l'armée française en descendant de Cassino parce qu'il avait sauvé son capitaine. On n'a même pas trouvé la possibilité de donner quelques lignes... Fallait que ce soit le bougnoule... Depuis qu'on est parti, c'est pas mieux, n'est-ce pas ? C'est ça qui est important, c'est pas de rappeler comment un homme comme celui-là a pu être amené, quelques mois après... Moi, j'ai discuté avec lui, il était encore prisonnier, donc on était sous surveillance, où il me racontait :

- Si demain l'Algérie est enfin indépendante, nous aurons deux problèmes : la réforme agraire, l'Islam. Il savait très bien... C'est une espèce de footballeur d'origine, c'était un type très franc et très direct. Mais, encore une fois, ç'avait été celui... c'était un héros de Cassino. Et y a pas une ligne... La France... On peut faire des discours sur la liberté d'opinion. On n'est pas capable de rappeler ça ! Ça gêne qui ?... Ça gêne qui de dire ça ? Ah oui ! Ça gêne... ceux qui sont obligés d'admettre que, dans les forces françaises libres, y avait seulement 18 % de métropolitains, ceux qui sont obligés de reconnaître que, dans l'armée d'Afrique, y avait effectivement des gens comme Ben Bella, qui ont sauvé leur capitaine. Ça, on n'ose pas... Alors, voyez-vous... Vous croyez que je m'é gare... Pas du tout, j'y insiste. La Résistance n'a pas été qu'un sursaut nationaliste contre l'invasion allemande. Moi aussi, j'ai réagi comme tout le monde au départ. J'ai voulu, je le raconte, glorieusement, aller percer les pneus de la colonne allemande de SS qui était devant chez moi. Je

voulais y aller avec l'employé de mon père, l'employé de la perception... C'était grotesque, vous vous rendez compte. Mais, je vais vous dire, ça, c'est ridicule.



**Le grand dégingandé...**

(archives personnelles P. Bouchet)

Ce qui m'intéresse, en revanche, c'est que la Résistance a donné, à son issue, avant de terminer, en 43, la naissance d'un programme du Conseil national de la Résistance, qui est celui où le moment est le plus difficile pour les réseaux, qui sont la plupart... la plupart, infiltrés. On dit : il y a eu des trahisons. Non ! Souvent, c'est des infiltrations... où les risques sont immenses, et la Résistance a affaire non seulement à la Gestapo et à ses auxiliaires français... Darnand, qui avait été un combattant glorieux de 14-18 et de 39-40, extraordinaire, et qui avait prêté serment à Hitler... le retournement des gens dans tous les sens, dans les deux bords. Alors, de Gaulle y avait des gens très anti-gaullistes dans la Résistance...

Nous, j'ai apporté ici... j'ai eu par madame Caillaux, qu'on a évoquée tout à l'heure, une photo de de Gaulle, vous le reconnaîtrez pas parce qu'il est... C'est pas le même, hein ? Ben ! c'est ce qu'on nous diffusait. C'est ce que madame Caillaux avait comme photo de famille. Quand j'ai remplacé, plus tard, Geneviève de Gaulle à ATD-quart monde, sa nièce préférée, qui rentrait des camps - car les de Gaulle s'étaient pas enfuis, hein ! - elle me racontait tout ça, elle avait beaucoup ri en voyant la photo. Elle m'a dit :

- Ah oui ! on avait la même.

(Montrant un morceau d'une photo découpée). Neufbourg. Ben ! j'ai la tête à Neufbourg ! Vous vous dites : qu'est-ce que c'est, ce petit truc-là qui est écrit au dos ? Automne 43, sauf erreur...



**La tête à Neufbourg...**

Celle-ci m'a été donnée par le réseau de l'Armée secrète pour aller à un rendez-vous, disons difficile. Enfin ! n'exagérons rien, y avait pas la Gestapo aux trousses à tout le monde à Panissières. Mais c'était quand même des vrais risques. Donc, on avait des consignes, certaines étaient très bonnes, adaptées ; d'autres me paraissent, après coup, d'une naïveté ahurissante, ce qui explique des arrestations beaucoup plus importantes que celle qu'aurait pu être la mienne. Alors, on avait, par exemple, ça. Il fallait présenter - on avait rendez-vous à un endroit - il fallait présenter l'autre morceau. Vous vous rendez compte, si j'avais été arrêté en route par les milico - on disait milico pour les miliciens - je dis pas les Allemands, ils étaient pas là partout...

Mais, à Feurs, quand je passais, il fallait que je passe le carrefour et souvent, là, on arrivait avec la milice. Une fois, avec Pacalet, le vicaire, nous rentrions de Montbrison en rapportant des journaux. Nous en avons un que j'avais sorti, que j'avais gardé : "Feu sur la milice". C'est charitable ! Si on avait été arrêté, j'imagine qu'on aurait passé un mauvais quart d'heure. J'aurais compris les miliciens !

Mais pour en revenir à ça, vous vous rendez compte comment, avec ce machin-là, j'aurais été arrêté, d'abord il est évident qu'avoir un truc comme ça, c'était plus que suspect. Et puis, en plus, on avait trouvé le moyen de nous donner un truc... avec la tête à Neufbourg.

Voyez, j'ai l'air de démystifier la Résistance. Non ! C'est parce que je rends hommage à ce qui est plus qu'une légende... plus qu'une légende, et qui se résume dans un mot très simple. C'est que, y a un moment donné, la lucidité et le courage ne s'encombrent pas de longues analyses.

Il y a un moment où il faut aller à l'essentiel. Certes, la Résistance a souffert d'immenses défauts. Il faut lire à ce sujet (*Adieu, Caracalla*) sur les querelles internes entre les chefs des mouvements.

Mais Daniel Cordier est lui-même l'exemple de cet esprit qui, en dépit de toutes les divisions, a permis à la Résistance d'assurer son rôle dans l'histoire.

Daniel Cordier était un militant d'Action française qui, alors que son maître Charles Maurras prenait fait et cause pour Vichy, choisissait pour sa part de gagner Londres afin de continuer le combat. Et c'est lui qui, retourné clandestinement en France, devint le secrétaire de Jean Moulin, l'homme chargé par de Gaulle d'unifier la Résistance intérieure.

Or, qui était Jean Moulin ? Jean Moulin était le fils d'un conseiller général radical-socialiste, franc-maçon, rien de plus éloigné de la tradition initiale de Daniel Cordier, et, plus encore, de celle de de Gaulle. Mais le père de Jean Moulin était aussi un professeur d'histoire, admirateur des soldats de l'an II.

Les soldats de l'an II, un des épisodes extraordinaires de l'histoire de France, c'est l'élan de tout un peuple. C'est l'amalgame entre les véritables élites, celles qui ne se soumettent pas, et les plus pauvres. C'est l'esprit de la Première République, alors que la France est attaquée et la Révolution menacée. Les chefs sont divisés, comme le furent ceux de la Résistance, mais en définitive, l'accord se fixa sur l'essentiel.

Il y aura trois décrets successifs, tout d'abord le décret déclarant *la patrie en danger*. Face au danger principal, tout devient secondaire. Ensuite le décret sur la levée en masse. Et, troisièmement, le décret sur *l'amalgame* entre les bataillons de volontaires et les anciennes troupes de ligne. *L'amalgame*... Ce beau mot ne décrit pas une composition de petits morceaux que vous mettez ensemble, les comités Théodule, non ! L'amalgame, vous mettez ensemble des métaux différents, qui vont faire ensemble un produit différent. Or, l'amalgame, ce beau mot de l'amalgame, fait que, au départ, on demandait 300 000 hommes, on ne les a pas mais on arrivera à ce qu'un million d'hommes se porteront aux frontières par colonnes entières. Et ce sont qui ? C'est le quart monde d'aujourd'hui. J'aimerais bien qu'on chante dans les écoles *Sambre-et-Meuse* : ils allaient sans pain et sans souliers... Ils allaient sans pain et sans souliers parce que, toute l'année, ils étaient sans pain et sans souliers. C'est les pauvres qui sont recrutés majoritairement. Mais en même temps, on va sortir de prison des officiers d'artillerie de Louis XVI qui étaient royalistes, parce que, face aux canons adverses, il fallait aussi des artilleurs pour que la chair à canon des pauvres ne soit pas livrée.

Comprenons des choses aussi simples... comprenons des choses aussi simples : la Résistance est un legs, en Forez comme ailleurs... Moi, j'ai connu, en Forez, des gens d'opinions extrêmement diverses. Neufbourg, on en a parlé, j'ai connu des gens d'autres bords, et encore une fois, je me suis porté au secours du maquis dont la doctrine était profondément antireligieuse. Mais je n'en tire aucune conséquence autre que l'admiration commune pour tous ces gens-là. Pour moi, la liberté, l'égalité, la fraternité sont les vraies devises d'une République, et n'y a pas besoin d'en changer le numéro. Il y a à en retrouver l'esprit.

J'ai terminé.

**P. B.**